Document generated on 06/07/2025 12:01 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Prière

François Nault

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: https://id.erudit.org/iderudit/628ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nault, F. (2006). Prière. *Contre-jour*, (9), 83–86.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Prière

François Nault

Entre lui et moi, pas d'échanges de vive voix, sinon dans le cadre bien formel de son séminaire, à Paris, il y a maintenant près de dix ans — aussi bien dire une éternité. Je n'étais donc pas un proche. Pourtant, l'annonce de sa mort m'a touché. Comme si la distance entre nous n'avait été que fictive, inventée. Comme si une forme d'amitié, un certain don d'amitié s'était moqué de la présence, c'est-à-dire de l'absence de la présence, comme si une certaine amitié avait traversé les mots ou, mieux, comme si elle s'était lovée en eux, s'y rendant disponible, offerte, fragile mais pourtant étrangement réelle. Mais est-ce vraiment étonnant ? Car nous le savons, il nous l'a appris, sans la voix, sans l'entendre, sans la présence, il reste encore l'écriture. Les livres et les lettres, entre autres.

Les livres d'abord, les livres surtout, tout ce qui, sous son nom, nous est venu, nous est arrivé. On l'a dit souvent mais il vaut la peine d'y insister, Jacques Derrida était un grand écrivain. Chacun de ses livres constitue un monde en soi, avec sa logique, et un trait d'écriture unique, appelant une certaine lecture, elle aussi unique. « Chaque livre est une pédagogie destinée à former son lecteur », disait-il. Obéissance requise du lecteur à l'égard de l'œuvre à décrypter, mais aussi trahison nécessaire. Ainsi à ce lecteur auquel il dit « faire une scène », Jacques Derrida confie, au terme du *Monolinguisme de l'autre* : « À supposer qu'elle ait quelque intérêt pour qui que ce soit [...], ce serait dans la mesure où elle me trahit,

cette scène, dans la mesure où tu y entendras, depuis une écoute dont je n'ai pas idée, ce que je n'ai pas voulu dire ni enseigner ni faire savoir [...] » (134-135). Théologien, chrétien, c'est ainsi que j'aurai cherché, que je cherche encore à le lire.

Glas, *La dissémination*, *Sauf le nom*, *Donner la mort*, *De l'esprit*, *Éperons*, *Le Toucher*, *Adieu*, *Mémoires — pour Paul de Man*, *Résistances*, ces titres — et les autres — constituent autant de rappels d'une expérience de pensée, d'un voyage, mieux, d'une invitation au voyage, une incitation à lire et à relire Hegel, Platon, Angelus Silesius, Kierkegaard, Heidegger, Nietzsche, Nancy, Lévinas, Paul de Man, Lacan, la Bible aussi, une incitation, une provocation, une incitation provocante à les lire pour la première fois, à les lire vraiment, comme Jacques Derrida nous a appris à le faire, à la limite de ce qui est lisible, et même un peu au-delà.

Travail *littéraire*, trahissant un amour passionné de la langue, mais aussi, bien sûr, indissociablement, travail *philosophique*, le tranchant ou le retors des phrases de Jacques Derrida, dans leur clarté aveuglante comme dans leur secret, renvoyant à la puissance d'une pensée en action, avec tous les inconforts que cette pensée ne cesse de faire naître, qu'elle n'a de cesse de faire naître. Et je pense ici à Michel Foucault, rappelant la « tâche philosophique essentielle » : « Ne jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec ses propres évidences. Ne jamais les laisser dormir [...]. Bien sentir que tout ce qu'on perçoit n'est évident qu'entouré d'un horizon familier et mal connu, que chaque certitude n'est sûre que par l'appui d'un sol jamais exploré[1]. » Sans s'y résumer, la déconstruction participe — me semble-t-il — de cette éthique de l'inconfort.

J'ai parlé des livres, mais qu'en est-il des *lettres* de Jacques Derrida, des quelques lettres qu'il m'a adressées, en réponse toujours à une lettre que je lui avais d'abord envoyée, pour le remercier, pour lui rendre en quelque sorte ce que je lui devais, ou plutôt pour témoigner de la grandeur du don qu'il m'avait fait, et dont l'excès même rendait tout retour impossible. À mes lettres, Jacques Derrida a toujours répondu, sauf une fois, la dernière : si bien que je ne saurai jamais s'il l'a bien reçue, cette lettre, ou si le temps lui a manqué pour y répondre. Cette lettre

qui n'est peut-être pas arrivée — une lettre *d'ailleurs* arrive-t-elle jamais vraiment ? —, cette lettre qui n'a peut-être pas été reçue, en tous cas à laquelle une réponse n'a pas été donnée, je ne peux croire qu'elle va rester *lettre morte* : de par son inscription même et son envoi, ne permet-elle pas de penser l'impensable, un impossible, un au-delà de la mort, ne renvoie-t-elle pas à autre chose que la mort, à un autre de la mort qui ne serait pas simplement sa négation ?

Dans l'« Avant-propos » de *Chaque fois unique, la fin du monde*, Jacques Derrida écrit que la résurrection doit être récusée, à la fois dans son « sens commun » et au sens de « l'*anastasis* dont parle Jean-Luc Nancy », car celle-ci continuerait, « fût-ce avec la rigueur de quelque cruauté, de consoler » (11). Revenant sur ces phrases qui lui étaient adressées, Jean-Luc Nancy rappelle la condition minimale pour qu'un salut soit digne de son nom : « il doit saluer sans salvation, mais il doit saluer ». Loin de *consoler* et de nier la *désolation*, le salut toucherait plutôt « l'intouchable, sous la forme d'une adresse qui lui confirme sa disparition, qui lui redonne en quelque sorte son absence forclose et le monde en elle fini ». Désirant détourner « la valeur entendue » de l'*anastasis*, Nancy la réduit — mais est-ce vraiment une réduction ? — à un redressement « du sens abîmé en vérité lancée, appelée, annoncée et saluée[2] ».

Cela serait peut-être à rapprocher de cette *musique* évoquée par Jacques Derrida dans un texte récent, une musique grâce à laquelle

> *le moi-même, mort mais soulevé par cette [...] musique-ci, ici et maintenant, dans un même mouvement, le moi-même mourrait en disant oui à la mort et du coup ressusciterait, en disant, je renais, mais non sans mourir, [...] la même extase unissant en lui mort sans retour et résurrection, mort et naissance, salut désespéré de l'adieu sans retour et sans salvation, sans rédemption mais salut à la vie de l'autre vivant dans le signe secret et le silence exubérant d'une vie surabondante.*
> (« Cette nuit... », 124-125)

Cette musique, pour ma part, je l'entends, je l'entends encore, elle résonne, elle n'a pas fini de résonner, au sein même de l'absence, ou plutôt dans

l'*entre* de la vie et de la mort, là où l'écriture de Jacques Derrida parle encore, n'en finit pas de parler.

---

[1] Michel Foucault, *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 2001, p. 787.

[2] Jean-Luc Nancy, « Consolation, désolation », *Magazine littéraire*, « Jacques Derrida, la philosophie en déconstruction », n° 430, avril 2004, p. 58, 59.